

N. I. Boukharine

Autobiographie

1925

Source : Publié dans l'Encyclopédie Granat, 7^e édition 1927-1929 ; trois annexes du volume 41, préparées dès 1924-1925, contenaient les biographies de quelques deux cents dirigeants de la Révolution d'Octobre. C'est la source du livre *Les bolchéviks par eux-mêmes*, présenté par Georges Haupt et Jean-Jacques Marie, Librairie François Maspéro, Bibliothèque Socialiste 13, 1969. L'autobiographie de N. I. Boukharine, rédigée en 1925, d'après les dates de publications des œuvres citées, est pp. 29-37 (avec les notes de Jean-Jacques Marie).

WH 1600 (et 1527, pour une édition séparée des biographies des chefs du PC(b)R.)

Quelques photos de Boukharine et sa famille entre 1897 et 1917.



1. Vers 1897 ou avant ? : Nicolas Boukharine écolier (collection d'Anna Larina)



2. Vers 1900 ou 1901 ? : Nicolas Boukharine (en haut à droite) avec son frère Vladimir (Volodia), leur père Ivan Gavrilovitch (à gauche) et leur oncle Ievgeni (collection d'Anna Larina).



3. Ievgeni Boukharine, frère d'Ivan



4. La famille de Boukharine. Au centre, sa mère, sa grand-mère et son père (non daté)



Ljubow Iwanowna Bucharina

5. La mère de N. I. Boukharine (non daté)



Nikolai Bucharin als Student der Juristischen Fakultät der Moskauer Universität,
Seite aus dem am 3. April 1908 ausgestellten Studienbuch

6. 1908, carte d'étudiant de N. I. Boukharine



7. Photo d'identité judiciaire (taille 1 m 60, avec une casquette ?)1909 (source Ehrenbourg)



8. 1909 : Photo d'identité judiciaire de Boukharine après sa première arrestation par la police tsariste.



9. 1911 : Dans la région d'Arkhangelsk, un groupe de révolutionnaires déportés.
Boukharine est au troisième rang à droite avec un chapeau.



Verbannte in Onega 1911, Bucharin in der 2. Reihe, 3. von rechts

10. Même groupe de déportés

Boukharine en exil, trois photos.

Николай Иванович Бухарин перед отъездом в эмиграцию (1911–1911 гг.). Фото Н.И. Свищова-Паолы.



11. 1911



Nikolai Bucharin in Wien (1912)

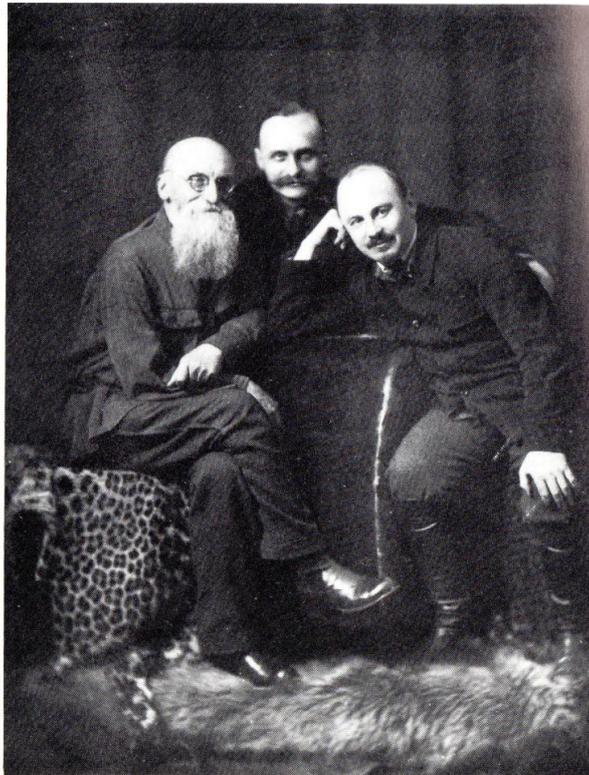


12. Vienne 1912

13. Vers 1911 ou 1914 ? : Photo d'identité judiciaire, non datée (Hoover Instit.)



14. 1917 (deux cadrages, source :Hoover Inst.)



15. Portrait de famille avec son père et son frère (non daté, fin des années 20 ?)

Nicolai Ivanovitch Boukharine (*autobiographie*)

Je suis né le 27 septembre 1888 à Moscou. Mes parents étaient tous deux instituteurs. Mon père, mathématicien, était diplômé de la Faculté de Physique-Chimie de l'Université de Moscou. Je fus élevé dans une atmosphère intellectuelle : à 4 ans et demi je savais déjà lire et écrire et, sous l'influence de mon père, je me passionnais pour les livres d'histoire naturelle ; surtout ceux de Kaigorodov, Timiriazev, Brehm. Je collectionnais avec enthousiasme les papillons, les scarabées et la maison était toujours pleine d'oiseaux. J'avais aussi un fort penchant pour le dessin. Quant à la religion, j'adoptais peu à peu à son égard une attitude sceptique.

Peu avant mon cinquième anniversaire, mon père fut nommé inspecteur des impôts en Bessarabie. Nous y vécûmes près de 4 ans. Cette période de ma vie fut d'une certaine manière sous le rapport du développement « spirituel » une période d'affranchissement : nous manquions de livres. En revanche l'atmosphère générale était celle d'une lointaine petite ville de province avec tous ses charmes. Mon jeune frère et moi y fûmes infiniment plus « libres », notre éducation beaucoup moins rationnelle, nous vivions « dans la rue ». Nous grandîmes dans les jardins, dans les champs, connaissant par cœur chaque trou de tarentule du jardin, chassant les papillons « tête de mort », attrapant des rongeurs.

Mon grand rêve était alors de recevoir « *L'Atlas des papillons d'Europe et des possessions d'Asie Centrale* » et d'autres publications analogues de Devrienne. Ensuite, nous repartîmes pour Moscou et, pendant près de deux ans, mon père se trouva sans travail. Nous eûmes à supporter de graves difficultés matérielles. Souvent je ramassais les os et les bouteilles pour les vendre 2 ou 3 kopecks. Je collectais de vieux journaux que j'apportais à une petite boutique pour gagner quelques sous. J'entrais alors en 10^e à l'école communale. Mon père qui, dans la vie, était un « bohème », connaissait fort bien la littérature russe et tenait Heine en grande estime. A cette époque, je lisais absolument tout ce qui me tombait sous la main. Je connaissais par cœur des pages entières de Heine, ainsi que tout Kouzma Proutkov. Dès ma tendre enfance, j'avais lu les classiques de la littérature. Chose curieuse, à cet âge j'avais lu presque tout Molière et aussi *l'Histoire des littératures anciennes* de Korch. Ces lectures désordonnées, au hasard des rencontres, me conduisaient quelquefois à de graves singularités. Je me souviens, par exemple, qu'après la lecture de quelques très stupides romans chevaleresques espagnols, je devins, lors de la guerre hispano-américaine, un farouche partisan des Espagnols. Je rêvais, sous l'influence de Korch, à l'antiquité et ce n'est pas sans mépris que je considérais la vie citadine contemporaine.

A ce même moment, j'avais pour camarades de jeux ceux qu'on appelle « les poulbots », ce que je ne regrette pas le moins du monde. Les osselets, le jeu de « gorodki », les bagarres étaient nos occupations favorites. Ce fut vers cette époque, ou peut-être un peu plus tard, que je traversai « ma première crise spirituelle » et que je renonçai définitivement à la religion. En outre je l'extériorisais par une attitude « polissonne », je me bagarrais avec les autres petits garçons qui révéraient encore les mystères sacrés, et réussis à sortir de l'église « une hostie du Christ », cachée derrière ma langue, et que je déposai victorieusement sur une table. Ceci ne se passa pas sans incidents. Au même moment, je tombai par hasard sur la fameuse « Lecture sur l'Antéchrist » de Vladimir Soloviev et, pendant un temps, je me demandai si je n'étais pas moi-même l'Antéchrist. Comme la lecture de l'apocalypse m'avait appris (cela m'avait valu un blâme sévère de la part du prêtre de l'école) que la mère de l'Antéchrist était une pécheresse, je demandai alors à ma mère,

femme nullement stupide, d'une honnêteté exceptionnelle, travailleuse, aimant ses enfants à la folie et vertueuse à l'extrême, si elle n'était pas une pécheresse ; ce qui la jeta évidemment dans le plus grand embarras puisqu'elle ne pouvait absolument pas comprendre d'où me venaient de pareilles questions.

Je sortis premier de l'école mais, pendant un an, je ne pus entrer au lycée ; je passai ensuite un examen pour entrer directement en 6^e après m'être préalablement préparé au latin. Au lycée (le premier de Moscou), j'avais presque toujours 5, la meilleure note. Pourtant, je ne faisais aucun effort, je n'avais jamais de dictionnaire, copiant rapidement les mots sur mes camarades et je préparais mes leçons cinq ou dix minutes avant l'arrivée du professeur. En 3^e ou en 2^e, nous commençâmes à organiser des cercles, à publier des revues, etc. Au début tout cela était absolument inoffensif. Bien entendu, nous passâmes par le stade Pissarev. Ensuite commença le stade de la lecture de la littérature illégale, puis celui de la formation de cercles, « organisations estudiantines », où entrèrent des socialistes-révolutionnaires et des social-démocrates, puis je passai définitivement dans le camp marxiste.

Au début, la lecture de la théorie économique me laissa une impression pénible. Après le beau et le magnifique, « c'était marchandise-valeur-marchandise ». Mais pénétrant « in médias res » dans la théorie marxiste, j'en ressentis l'inhabituelle harmonie logique. Je dois dire que c'est sans doute ce trait qui m'influença plus que tout. Les théories des « socialistes-révolutionnaires » me paraissaient de la pure bouillie. Les libéraux que je connaissais m'inspiraient justement l'envie de protester violemment contre le libéralisme. Puis ce fut la révolution de 1905, meetings, manifestations, etc. Naturellement, nous y prîmes une part fort active. En 1906, je devins officiellement membre du Parti et commençai un travail clandestin. Au moment des examens de fin d'études, je dirigeai une grève à l'usine des papiers peints Sladkov avec Ilya Ehrenbourg.

Entré à l'Université, j'en profitais surtout pour organiser des réunions clandestines ou pour prononcer quelque discours théorique pendant le séminaire de quelque professeur respecté aux tendances libérales. En 1908, je fus coopté au comité de Moscou du Parti. En 1909 je fus élu au nouveau comité. A cette époque, je penchais vers une tendance hérétique, l'Empiriocriticisme et je lisais tout ce qui paraissait en russe à ce sujet. Le 29 mai 1909, je fus arrêté à une réunion du Comité de Moscou, puis relâché et à nouveau arrêté. On me libéra ensuite sous caution, mais en 1910 je fus encore arrêté avec toute l'organisation de Moscou du Parti (je travaillais alors dans les organisations légales). Je restai plusieurs mois en prison, on m'envoya à Onega et, pour ne pas être condamné au bagne par le tribunal (sous l'article 102), je dus m'enfuir à l'étranger. Pendant toute la période russe de mon activité de militant, je fus un bolchevik orthodoxe (je ne fus ni « otzoviste » ni « conciliateur »).

A l'étranger, une nouvelle période de ma vie commença. Les premiers temps, je vivais dans des familles d'ouvriers et passais toutes mes journées dans les bibliothèques. Si en Russie j'avais acquis des connaissances générales et des connaissances plus spécialisées dans le domaine de la question agraire, il n'y a pas de doute que les bibliothèques étrangères me fournirent un capital essentiel.

Ensuite, je fis la connaissance de Lénine qui eut évidemment sur moi une énorme influence. En troisième lieu, j'appris les langues étrangères et me familiarisai par la pratique avec le mouvement ouvrier européen. C'est à l'étranger que commença véritablement mon activité littéraire (correspondances dans la *Pravda*, articles dans *Prosviechtchenie*, première étude imprimée dans la *Neue Zeit* sur Tougan-Baranovski). Partout je m'efforçais toujours de prendre

une part active au mouvement ouvrier. Avant la guerre, je fus arrêté en Autriche où j'étais allé écouter Bôhm-Bawerk et von Wieser, et expulsé en Suisse. Avec beaucoup de difficultés (arrestation temporaire à Newcastle), je me rendis en Suède où, avec mon ami intime Piatakov, je travaillai intensément dans les bibliothèques jusqu'à ce que mon arrestation mît fin à cette activité (procès de Höglund). Ensuite je vécus un temps en Norvège (je pris une part active à la publication de *Klassekampen*, organe des « Jeunes »), puis je fus obligé de partir clandestinement pour l'Amérique. Là je devins rédacteur en chef de *Novyi Mir*, je pris part à la formation de l'aile gauche du mouvement socialiste, etc...

Après la révolution, je rejoignis la Russie par le Japon, je fus arrêté à Tcheliabinsk par les Mencheviks pour agitation parmi les soldats. A mon arrivée à Moscou, je devins membre du Comité Exécutif du Soviet de Moscou, membre du Comité de Moscou et rédacteur du *Sotsial-demokrat* et de la revue *Spartak*. Je fis tout le temps partie de l'aile gauche du Parti (à l'étranger, je défendais la thèse de l'inexorabilité d'une révolution socialiste en Russie).

Au sixième congrès du Parti, je fus élu au C.C. dont je continue à faire partie. Parmi les étapes les plus importantes de ma vie politique, je considère comme indispensable d'attirer l'attention sur la période du traité de Brest-Litovsk où, étant à la tête des communistes de gauche, je commis une énorme faute politique. Pendant toute la période qui suivit, l'influence sur moi de Lénine, à qui je suis redevable plus qu'à aucun autre de mon éducation marxiste, ne fit que croître. J'eus le bonheur, non seulement de compter parmi ses partisans, mais aussi de l'approcher comme homme et camarade. Actuellement, je suis membre du C.C., du Bureau Politique, du présidium du Comité Exécutif du Komintern et rédacteur en chef de la *Pravda*, littérateur, conférencier, agitateur du Parti et propagandiste.

Voici quels sont mes ouvrages théoriques les plus importants :

1. *L'Economie mondiale et l'impérialisme*.
2. *L'Economie politique du rentier* (critique de la théorie de la valeur et du profit de ce qu'on appelle l'école autrichienne).
3. *L'Economie de la période de transition* (essai d'analyse théorique des lois fondamentales de la désagrégation du capitalisme et de la réorganisation sociale dans les conditions de la dictature du prolétariat).
4. *Théorie du Matérialisme historique*.
5. Un recueil d'articles théoriques *Attaque* (contre Bôhm-Bawerk, Strouve, Tougan-Baranovski, François Oppenheimer, etc.).
6. *L'Impérialisme et l'accumulation du Capital* (analyse du processus de la production, théorie du marché et des crises en relation avec la critique des théories de Rosa Luxemburg et de Tougan-Baranovski).

Parmi les petits ouvrages de vulgarisation qui ont reçu une large diffusion : *L'A.B.C. du Communisme* en collaboration avec Préobrajenski. Le *Programme des communistes bolcheviks*, etc., puis le travail historique *De la dictature du tsarisme à la dictature du prolétariat*, et *Sur la question du trotskisme* ; dans ce dernier recueil est donnée une analyse théorique de la ligne correcte et incorrecte (orthodoxe et non-orthodoxe) de la politique économique dans les conditions du régime soviétique et en liaison avec le problème des rapports de la ville et de la campagne. En outre j'ai publié toute une série de brochures de second ordre, d'articles de journaux... Beaucoup de

ces travaux sont surtout des brochures de vulgarisation traduites dans diverses langues d'Europe et d'Asie.

*

* *

Note des éditeurs de 1969 :

Celui que Lénine appelait dans son « Testament » « l'enfant chéri du Parti » a sans doute parcouru la carrière apparemment la plus énigmatique et en même temps la plus significative de tous les dirigeants bolcheviks. On ne peut expliquer, en effet, par une inconséquence théorique, par une faiblesse de caractère ou par un souci manœuvrier de sa propre réussite l'évolution qui déplaça Boukharine de l'extrême-gauche du bolchévisme en 1918 (et dans les années précédentes) à son extrême-droite à partir de 1924. Boukharine brûle pour les idées d'une passion qui le distingue de Staline au moment de leur plus intime alliance et il a une rigueur et une honnêteté intérieures qui le séparent, par exemple, de Zinoviev.

L'évolution de Boukharine reflète, à travers ses traits de caractère personnels, les transformations du bolchévisme entre 1917 et 1924-25, et les changements du milieu et de la situation dans lesquels il se meut.

Esprit systématique, Boukharine l'est à tous les sens de ce mot : il cherche à comprendre les problèmes politiques, économiques, et sociaux en les transposant en un système global et cohérent ; et en même temps il pousse ce système jusqu'aux limites les plus extrêmes de sa cohérence interne. L'harmonie et l'abstraction le satisfont et le ravissent. Aussi Boukharine ignore-t-il tout souci tactique et lorsqu'il « manœuvre » comme tout homme politique, les soucis tactiques s'ajoutent à sa politique, ils n'en découlent pas. C'est ce que Lénine expliquait dans son « Testament » :

« Boukharine est le théoricien le plus précieux et le plus éminent du Parti (...) Cependant on ne peut qu'avec de grandes réserves considérer ses vues comme pleinement marxistes, car il y a en lui quelque chose de scolastique (il n'a jamais étudié et, je pense, n'a jamais pleinement compris la dialectique). »

Les débuts de la carrière de Boukharine ressemblent à ceux de tous les autres militants bolcheviks de quelque envergure qui connurent l'Europe. Un détail amusant : en 1912 Boukharine fait la connaissance personnelle de Lénine à Cracovie, puis part à Vienne. Là, en janvier 1913, Lénine lui demande de guider dans les bibliothèques le jeune militant Joseph Staline qu'il a chargé d'écrire une brochure sur Le Marxisme et la Question Nationale. Boukharine choisit et traduit pour Staline les citations adéquates de Kautsky, Bauer, Springer, Renner, Strasser.

Défaitiste convaincu dès 1914, Boukharine incarne d'abord le gauchisme le plus conséquent. En 1915 il anime avec Eugénie Bosch et Piatakov l'opposition aux thèses de Lénine sur la question nationale. A ses yeux, l'autodétermination nationale est utopique et nuisible. En 1918 il s'opposera à l'autodétermination nationale au nom de l'autodétermination des travailleurs qu'il exprimera ainsi dans L'ABC du Communisme écrit en commun avec Préobrajenski : « Nous reconnaissons le droit de disposer d'elle-même non pas à une nation en général, mais seulement à sa majorité laborieuse. » En 1916 il polémiqua avec Lénine sur l'Etat qu'il dénonça en général comme un « nouveau Léviathan ». En avril 1929 Staline lui reprochera comme un crime de lèse-majesté sa prétention à avoir eu raison contre Lénine sur ce point.

L'odeur de la révolution le transporte et l'embrase : il traverse les années qui suivent, la guerre civile, l'attente de la révolution européenne dans un état d'enthousiasme permanent. Au VI^e Congrès, en août 1917, il appelle à la « guerre sainte au nom des intérêts du prolétariat ». Comme la très grande majorité des dirigeants bolcheviks, il ne conçoit en effet la révolution russe que comme un moment de la révolution mondiale. Aussi la paix de Brest-Litovsk lui apparaît-elle à la fois comme une trahison du prolétariat européen et comme un compromis infâme et inacceptable. L'exaltation permanente qui accompagne, en effet, chez Boukharine la systématisation des idées le pousse alors à placer chaque problème sur le seul terrain des principes. La rigueur morale et l'héroïsme de la pureté entraînent le refus de la tactique et du compromis, considérés non comme un acte politique mais comme une capitulation morale,

même s'ils en prennent l'apparence : « En préservant notre république socialiste, dit-il alors, nous allons perdre les chances d'un mouvement international. » Mais ce qui n'est sans doute qu'une tendance profonde devient réalité lorsqu'à la communication faite par Trotski des propositions franco-anglaises de soutien en cas de reprise de la guerre contre les Allemands, Boukharine répond : « Il est inadmissible d'accepter le soutien des impérialistes » et « fait des propositions concrètes : n'accepter aucun traité concernant l'achat d'armements, l'utilisation des services d'officiers et d'ingénieurs, avec les missions française, anglaise et américaine ». Les « communistes de gauche » fondent alors un organe de fraction Kommunist. L'éditorial de son premier numéro, signé Boukharine et Radek, proclame : « Nous devrions mourir dans un beau geste, l'épée en main, en criant : la paix, c'est le déshonneur ! L'honneur, c'est la guerre ! » La décision prise, il tombe dans les bras de Trotski et pleure : « Nous transformons le Parti en un tas de fumier. »

Lorsque Lénine évoque la possibilité de sacrifier la révolution russe à la révolution allemande, il s'agit là d'une éventualité politique fondée sur l'importance du prolétariat allemand. Chez Boukharine la conjonction de l'enthousiasme et du désespoir se résolvent, dans un esprit à la logique rigoureuse mais formelle, en un geste ou en une politique de la phrase. Bien entendu, cette attitude n'est que la traduction outrancière du sentiment profond qu'a Boukharine de l'unité mondiale de la lutte des classes et de la communauté de destin qui unit les prolétaires du monde entier. Mais aucune stratégie n'en découle alors, sinon l'idée qui passe un soir par la tête de Boukharine et de certains de ses camarades de fraction de démissionner Lénine et de le remplacer, à la tête d'un gouvernement de coalition communistes de gauche - s.r. de gauche, par Piatakov. L'idée reste idée. Quatre mois plus tard lorsque les s.r. de gauche se soulèvent à Moscou, Trotski les écrase dans la rue et Boukharine... dans la Pravda, où il racontera plus tard cette ombre de complot. Cela servira à Vychinski en 1938 pour accuser Boukharine d'avoir préparé l'assassinat de Lénine en 1918.

La guerre civile instaure empiriquement un système auquel les Bolcheviks donneront ensuite le nom de « communisme de guerre » et qui subordonne l'ensemble de la vie politique, économique, sociale à un appareil d'état tentaculaire. Boukharine qui, au début de 1918, s'était élevé contre les compromis avec le capital privé et avait réclamé la nationalisation intégrale des moyens de production théorise le « communisme de guerre » comme un moment de la marche vers le socialisme. C'est sans doute pourquoi, lors de la querelle syndicale au printemps 1921, après avoir constitué un « groupe- tampon » entre Trotski partisan de la « militarisation des syndicats » et Lénine partisan d'une relative autonomie syndicale, il se rallie à la position du premier.

La NEP et le reflux de la révolution européenne, souligné par l'échec de la révolution allemande d'octobre 1923, bouleversent la vision de Boukharine. Sa sensibilité exacerbée lui fait percevoir et vivre les transformations de la Russie et son isolement. Il transfère sur la Russie la passion que la révolution mondiale suscitait en lui. Incapable de transiger et impropre aux transitions, il accomplit un virage brutal qui s'annonce dès octobre 1922. A cette date, il s'oppose au maintien du monopole du commerce extérieur, ainsi que Staline, et la majorité du C.C. Lénine, avec une prescience remarquable chez un homme gravement malade, écrit alors : « Boukharine prend la défense du spéculateur, du petit bourgeois et des couches supérieures de la paysannerie contre le prolétariat industriel. »

Boukharine était jusqu'alors très lié à Trotski, d'une façon que ce dernier déclare « typiquement boukharinienne, c'est-à-dire à demi- hystérique, à demi-enfantine ». La crise des ciseaux, née de la NEP, et l'échec de la révolution allemande d'Octobre les rejettent aux deux extrémités du Parti. Ils ne se retrouvent guère qu'en juin 1925 pour rédiger une résolution du C.C. sur la littérature et l'art. Lorsque s'engage la lutte pour le « cours nouveau » où se cristallise l'opposition de gauche (hiver 1923), il soutient l'appareil critiqué en expliquant que deux dangers confrontent la Russie soviétique ; le koulak et le danger « politico-démocratique » et dénonce dans l'opposition un groupe anti-parti potentiel.

Il affirme alors que le capitalisme a atteint une période de « stabilisation », ce qui rejette dans le lointain toute perspective de révolution mondiale : la Russie soviétique, isolée, doit construire par ses seuls efforts le socialisme. Staline découvre « le socialisme dans un seul pays » et l'énonce ; Boukharine le démontre ; il élabore la théorie complémentaire de « l'édification du socialisme à pas de tortue » fondée sur l'intégration pacifique et volontaire du koulak — seul producteur d'excédents — dans le socialisme. Il faut donc éviter tout ce qui peut effrayer le paysan en

général et le koulak en particulier. Aussi Boukharine se dresse-t-il contre les partisans de l'industrialisation accélérée. Dès la fin de 1924 il engage une violente polémique contre son ancien compagnon de plume Préobrajenski et sa théorie de « l'accumulation socialiste primitive ». Toujours entier, il déclare le 17 avril 1925 : « Nous devons dire aux paysans, à tous les paysans, qu'ils doivent s'enrichir. »

Pendant quatre ans il est l'idéologue et le paravent de Staline. Il en sera même parfois l'inquisiteur. Au XVI^e Congrès il profère un discours flamboyant contre l'opposition exclue et dont les membres vont prendre le chemin de la déportation : « Le rideau de fer de l'Histoire est tout juste en train de tomber. »

Président de l'internationale — à la place de Zinoviev — depuis 1926, son déclin s'annonce au moment même où la victoire de la droite paraît totale. A peine l'opposition de gauche est-elle exclue que les paysans refusent de livrer leur grain. La faim rôde autour des villes. L'appareil menacé répond, et ses réponses au jour le jour annoncent un tournant politique contre les koulaks, vers la collectivisation et l'industrialisation. Dès juillet 1928, Boukharine, affolé, confie sa peur à Kamenev : « Staline nous étranglera tous ». Il énumère ses forces et dit sa répugnance à les employer avant d'être sûr que le Comité Central comprendra et suivra. Staline écarte un à un ses partisans ou les corrompt, engage le combat contre la droite démoralisée — et pourtant — majoritaire dans le Parti et le pays, Boukharine a des velléités de résistance. Il capitule. En juillet il est relevé de la présidence de l'internationale, après que Staline l'a fait présider le VI^e Congrès qui promulgue une politique ultra-gauchiste (la « troisième période ») contraire à celle de Boukharine ; en novembre il est exclu du Bureau Politique, et prononce son autocritique, avec Rykov et Tomski, ce même mois : « Nos vues (...) se sont révélées erronées. Nom reconnaissons nos fautes. » Staline lui laisse un strapontin au C.C.

En 1933 Staline le nomme directeur des Izvestia. Il rend hommage au secrétaire général au XVI^e Congrès, mais, de passage à Paris l'année suivante, confie : « C'est le diable » et ajoute : « Nous nous précipitions tous dans sa gueule en sachant à coup sûr qu'il nous dévorera. » Il est membre de la commission de rédaction de la « Constitution stalinienne » de 1936. Mis en cause, avec Rykov et Tomski, par les accusés du premier procès de Moscou, il bénéficie d'un non-lieu, puis est arrêté en 1937, condamné à huit ans de prison. Traîné devant le Comité Central, il essaie de sa défendre mais le Comité Central décimé et apeuré couvre sa voix de huées.

Il est l'accusé principal du troisième procès de Moscou : il a voulu assassiner Lénine en 1918, il travaille avec Trotski et la Gestapo pour restaurer le capitalisme en U.R.S.S. Dans sa dernière déclaration à double sens il affirme : « Nous nous sommes dressés contre la joie de la vie nouvelle, avec des méthodes de lutte des plus criminelles. Je rejette l'accusation d'avoir attenté à la vie de Vladimir Ilitch, mais ses complices en contre-révolution, moi à leur tête, nous avons tenté de tuer l'œuvre de Lénine continuée par Staline avec un succès prodigieux (...). Il faut être Trotski pour ne pas désarmer. Mon devoir est de montrer ici que, dans le parallélogramme des forces qui ont formé la tactique contre-révolutionnaire, Trotski a été le principal moteur du mouvement. »

Accusé d'avoir participé à l'assassinat de Kirov, de Kouibychev, de Menjinski, de Gorki et de son fils Pechkov, Boukharine signe ainsi une ultime capitulation ironique et ambiguë où chaque mot renvoie à son contraire. C'est la dialectique du chat et de la souris.

Boukharine le rigoureux était aussi Boukharine le faible, « aux larmes faciles » (Trotski). Son emportement, sa passion, sa tendresse pour ceux qu'il se reconnaissait comme supérieurs (Lénine de tout temps, Trotski pendant la guerre civile) permettaient à des intelligences plus froides de se jouer de lui. Les compagnons de Staline l'appellent « Boukhartchik » (notre petit Boukharine). Pour remuer un congrès, quel meilleur moyen que celui qu'emploie Staline contre la Nouvelle Opposition en décembre 1925 : « Vous voulez le sang de Boukharine ? Sachez que nous ne vous le donnerons pas ! » Il fut ainsi parfois le jouet de ceux qu'il s'imaginait conduire : le calcul n'était chez lui qu'un moment de l'exaltation. Trotski et Lénine ont l'un et l'autre insisté sur ce trait caractéristique :

« La nature de cet homme est telle qu'il doit toujours s'appuyer sur quelqu'un, dépendre de quelqu'un, s'attacher à quelqu'un. Il n'est plus dès lors qu'un médium à travers lequel quelqu'un d'autre parle et agit » (Trotski).

« Nous connaissons toute la douceur du camarade Boukharine, une de ses qualités pour laquelle on l'aime tant et pour laquelle on ne peut s'empêcher de l'aimer. Nous savons qu'on l'a, plus d'une fois, baptisé en plaisantant « cire

molle ». Il s'avère que sur cette « cire molle » n'importe quel individu « dépourvu de principes », n'importe quel « démagogue » peut inscrire ce que bon lui semble. C'est le camarade Kamenev qui a utilisé ces expressions brutales entre guillemets (...) et il en avait le droit » (Lénine).

Un jour de 1918 Lénine demanda à Trotski : « Si les gardes-blancs nous tuent, vous et moi, croyez-vous que Boukharine et Sverdlov pourront se tirer d'affaire ? » Contrairement à ce que dit le professeur Carr, Boukharine était donc un « héritier » possible et Lénine lui donne dans son « Testament » plus de place et d'importance qu'à Zinoviev, Kamenev et Piatakov. Mais il ne pouvait être ni Machiavel ni Bonaparte.

J.-J. M.

NDE (2020) : Boukharine a écrit dans sa prison, en 1937-38, un roman autobiographique, *Vremenia*, qui n'est réapparu qu'en 1992 et qui est publié en anglais sous le titre *How it all began*, 1998.